

Lurelu



La série des « Raisins ». Renaissance en littérature jeunesse québécoise

Sébastien Chartrand

Volume 41, numéro 1, printemps-été 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88313ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

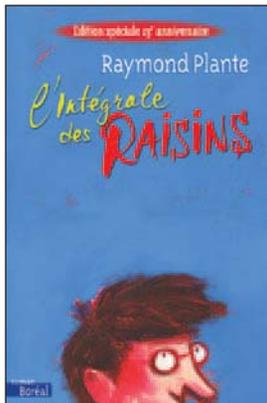
0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chartrand, S. (2018). La série des « Raisins ». Renaissance en littérature jeunesse québécoise. *Lurelu*, 41(1), 79-80.



La série des «Raisins» Renaissance en littérature jeunesse québécoise

Sébastien Chartrand

79

Est-il nécessaire de présenter Raymond Plante? Né le 26 juin 1947 à Montréal et ayant étudié la littérature à l'UQAM, il a succédé à Robert Soulières en 1987 pour assurer, pendant deux ans, la direction de *Lurelu*. Directeur de l'édition aux Éditions du Boréal et s'étant joint, peu de temps avant son décès, à l'équipe des Éditions des 400 coups, il s'est vu décerner plusieurs distinctions, dont la Médaille d'or de la culture française. Foudroyé par un infarctus le 15 février 2006, il s'éteint à l'âge de cinquante-neuf ans.

Son héritage est colossal : on lui doit plus de mille textes pour des séries télé, dont *Pop citrouille* et *Minibus*, ainsi que plus de quatre-cents chansons pour enfants et de nombreux romans. Mais c'est sans contredit *Le Dernier des raisins* qui a fait de lui un auteur du patrimoine littéraire québécois pour la jeunesse.

Dans *Les Enjeux du roman pour adolescents*, D. Thaler et A. Jean-Bart affirment qu'«il est d'usage, au Québec, de considérer l'année 1986 comme l'an I de la nouvelle littérature pour adolescents, année où paraît *Le Dernier des raisins*». L'œuvre phare de Raymond Plante serait, avancent-ils, «le premier roman parlant des adolescents d'aujourd'hui aux adolescents d'aujourd'hui».

De nombreux spécialistes font le même constat (citons notamment Édith Madore, Claire Le Brun et Jean-Denis Côté). Dominique Demers en fait une sorte de point d'aboutissement de la littérature pour la jeunesse en titrant son ouvrage *Du Petit Poucet au Dernier des raisins*. À son crédit : l'invention du roman miroir pour la jeunesse, la chute de l'infailibilité parentale et la découverte du vocabulaire sexuel.

Un nouveau mode d'expression : le roman miroir québécois pour la jeunesse

«En avril 1986, Raymond Plante va dans des écoles. À l'époque, les livres jeunesse pour le secondaire sont encore rares. Au Témiscamingue, en classe de cinquième secondaire, un grand costaud se lève et lui dit : "Il y a personne de mon âge dans les romans!" Sa fille Emmanuelle est alors en

troisième secondaire; il la questionne, ainsi que ses copines, et cela lui donne le décor de son livre².»

La série des «Raisins», c'est d'abord les déboires d'un adolescent, François Gougeon, et son amour pour une camarade de classe, Anik Vincent. Mais c'est aussi la naissance du roman s'adressant à l'adolescent «typique» – ce qui est paradoxal, car François Gougeon n'est pas ce qu'on pourrait définir comme un adolescent «typique». On ne sent pas de réelle révolte chez lui, ni contre la société qui l'entoure, ni même contre l'autorité parentale (ce qui ne signifie pas pour autant qu'il l'approuve). Il se décrit plutôt comme un adolescent réservé, qu'on traite d'intellectuel. Son visage de «lunetteux» acnéique est affublé de nez «cyranesque»; il préfère écouter Mozart, Bach, Chopin et Beethoven que de la musique populaire. Son loisir favori est la lecture des grands écrivains francophones – et y a-t-il moins «normal» pour un adolescent que de sortir entre amis au volant d'un corbillard? Pourquoi parler de roman «miroir» alors que le reflet proposé semble être si peu représentatif?

«Raymond Plante part du constat que ce que tout le monde désire, c'est aimer et être aimé. Il va donc créer un personnage masculin qui n'a pas de succès auprès des filles», rapporte Monique Noël-Gaudrault³. Ce à quoi Marie Fradette ajoute : «Plante introduit donc le roman miroir, créant au Québec ce qui sera un courant très fort. L'adolescent en pleine introspection s'affirme avec tous les défauts, les différences, les singularités et les rituels qui le définissent⁴...»

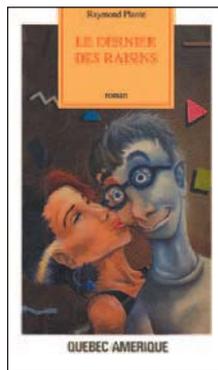
C'est ainsi que François Gougeon devient un personnage auquel le lecteur peut s'identifier. À ce nez disgracieux peut se substituer, dans l'esprit du lecteur, n'importe quelle imperfection physique. Cet intérêt pour les grands classiques tiendra lieu de n'importe quelle marginalité ou excentricité. En optant pour le ton caricatural, Raymond Plante crée une connivence entre son personnage et le lecteur, ce dernier pouvant se dire qu'il a déjà, en d'autres situations, ressenti la même chose que François. Et c'est dans

ce «ressenti partagé», bien davantage que dans les péripéties de François à proprement parler, que se reconnaîtra l'adolescent, qu'il soit «typique» ou non. Mais pour parvenir à cette connivence, il fallait instaurer un climat de confiance avec le lecteur et lui faire oublier que l'auteur est un adulte.

Un empire s'effondre : la chute de l'infailibilité parentale

La série des «Raisins» est fort probablement le premier exemple de littérature jeunesse où les adultes sont dépeints de façon négative, voire méprisables. Si on compare la série à d'autres de la même période, soit «Ani Croche» (1985) de Bertrand Gauthier ou «Rosalie» (1987) de Ginette Anfousse, on remarque qu'il existe certes un désaccord du personnage avec les adultes, mais que ces derniers s'avèrent avoir raison au final (ou du moins, avoir un point de vue différent, mais qui s'avère justifié). Or, dans la série des «Raisins», aucune discussion ni aucune réconciliation ne viendra apporter la moindre justification : dans l'univers où évolue François Gougeon, les adultes forment une faune pathétique, point final.

La palme revient à la mère de François, femme intransigeante à la morale étriquée. Cette mère «a le jugement facile, le préjugé entre les dents et [...] divague avec tellement de subtilité qu'on pourrait croire qu'elle possède la vérité⁵». Ce qui doit primer par-dessus tout est de se prémunir des qu'en-dira-t-on du village. Les paroles maternelles sont d'un conformisme et d'une malveillance affligeantes. Alors qu'il est question de l'humble emploi de François dans un stand à hotdogs, la mère lance : «Allez pas croire que je suis fière que François travaille là. Au contraire, je trouve ça toujours effrayant. Mais c'est bien qu'il ait un emploi d'été. Comme ça, il voit la p'tite Anik moins souvent⁶.» Sans l'affirmer ouvertement, elle se réjouit du déclin de l'idylle de son fils, qu'elle voyait d'un très mauvais œil; pire encore, lors de l'accident de moto de Luc, l'ami de François, elle souligne mes-



quinement qu'elle a toujours considéré ces engins comme dangereux.

Le père n'est pas un personnage plus réjouissant. Effacé et toujours muet face aux propos de sa femme, il est décrit par son fils «comme un être mou, peu courageux, engoncé dans le notariat, une profession ennuyeuse⁷» en plus d'être «lâche, calculateur, morne». On pourra en dire autant de Gilbert Grimard, premier patron de François : le propriétaire du stand à hotdogs local s'avère n'être rien d'autre qu'un profiteur avaricieux, peu soucieux de l'hygiène de son commerce. Quant aux autres adultes de la série, ils ne valent guère mieux, que ce soit le curé joueur et buveur ou le pitoyable enseignant de mathématiques qui ne sait pas gérer sa classe.

Mais ce déboulonnage n'est pas complaisant. Il s'agit de la voie d'or vers un monde jusqu'alors jamais décrit en littérature jeunesse : l'univers réel de l'adolescent présenté avec une absence de prêche. Par exemple, dans *Le Dernier des raisins*, on verra François Gougeon «pomper quelques coups» de son premier joint et, surprise! l'adolescent ne subira aucune autre conséquence néfaste que celle d'embrasser une fille laide dans un moment d'égaré. On pourra en dire autant de ses multiples vols à l'étalage, au dépanneur du coin, afin de se procurer des revues érotiques.

Au fil de sa lecture, le lecteur constate que les conséquences moralisatrices ne viendront pas. Les frasques de François sont jugées normales – comme celles que le lecteur a à son compte. On ne cherche pas à le sermonner par le biais d'une fiction; le lecteur peut donc laisser tomber sa méfiance et aller à la rencontre de François Gougeon pour y découvrir son propre reflet, et ce, jusque dans un sujet aussi intime que la sexualité.

De nouveaux territoires : la découverte de la sexualité juvénile

Pour la première fois en littérature jeunesse québécoise, Plante ose parler de la sexualité de l'adolescent en la montrant sous son véri-

table jour. Cela se manifeste d'abord par le fantasme (où François rêve d'une femme qui désagrafera elle-même son soutien-gorge, manœuvre qu'il se figure d'une grande complexité), mais aussi par l'exploration de la sexualité avec soi-même. Ses «pratiques solitaires», comme François les appelle, ne sont pas que l'assouvissement de la lubricité d'«un vicieux, un as de la mauvaise pensée» comme le lui reprochera sa mère, mais bien d'une étape saine dans son évolution personnelle. «Comment lui expliquer? Comment lui dire que je cherchais à savoir, à connaître? Que tout cela n'était qu'une manière d'apprendre⁸...» songera-t-il face aux réprimandes de sa mère qui vient de découvrir les exemplaires de *Playboy*, *Penthouse* et *Hustler* qu'il planquait sous son matelas.

C'est en dépeignant son personnage supportant stoïquement les accusations mesquines de sa mère que Raymond Plante va, une fois de plus, éliminer toute méfiance de son lecteur face à un possible prêchprêcha et lui permettre de se reconnaître – et cela, jusque dans la description d'expériences à deux motivées essentiellement par les émois du corps et où les sentiments ne comptent que pour très peu. Si les premiers atouchements de François se déroulent effectivement avec la fille dont il est amoureux – et «amoureux» est un bien grand mot, l'intérêt de François étant surtout suscité par l'apparence d'Anik –, le héros de Raymond Plante perdra finalement sa virginité avec Caroline Corbeil, qu'il affirme être «la plus laide des plus laides» mais qui démontre pour lui un vif intérêt.

«Premier auteur à aborder franchement l'éveil à la sexualité avec les vrais mots (condom, éjaculation, pénis et autres seins), Plante donnait maintenant la permission à d'autres écrivains de l'imiter⁹», note Ginette Guindon.

Un impact incomparable... et qui perdure

La renaissance enclenchée par la série des «Raisins» verra fleurir les auteurs incontournables de notre littérature jeunesse moderne. «On ne compte plus les Michèle

Marineau, Jasmine Dubé, Johanne Mercier, Carole Tremblay, Sonia Sarfati, Lolita Séchan, François Gravel, Roger Poupart [que Plante a] découverts, conseillés et encouragés», témoignait Robert Soulières dans le vibrant hommage qu'il a rendu à l'auteur dans *Lurelu*, lors du décès de ce dernier¹⁰.

Le Dernier des raisins remportera le Prix du Conseil des Arts en 1986 et se classera premier au palmarès Livromaniaques de 1988. L'intégrale de la série sera rééditée chez Boréal en 2010 pour son 25^e anniversaire et, depuis peu, on peut télécharger gratuitement sur le site de Radio-Canada une version audio de *Dernier des raisins*, lue par Vincent-Guillaume Otis.

Encore aujourd'hui, l'œuvre est à l'étude dans des écoles secondaires, et parions que de nombreux adolescents se reconnaissent encore dans les déboires de François Gougeon.



Notes

1. Danielle Thaler et Alain Jean-Bart, *Les Enjeux du roman pour adolescents*, 2002, L'Harmattan, p. 147.
2. Monique Noël-Gaudreault, «Comment Raymond Plante a écrit certains de ses livres...», *Québec français*, n° 116, hiver 2000.
3. *Ibid.*
4. Marie Fradette, «Raymond Plante : mémoire vivante», *Lurelu*, vol. 34, n° 1, printemps-été 2011.
5. Raymond Plante, *Des hot-dogs sous le soleil*, 1987, Québec Amérique.
6. *Ibid.*
7. Raymond Plante, *Le Dernier des raisins*, 1986, Québec Amérique.
8. *Ibid.*
9. Ginette Guindon, «Raymond Plante (1947-2006) : François Gougeon et Esther Martin en deuil», *Lurelu*, vol. 29, n° 2, automne 2006. [Comporte une page de bibliographie.]
10. Robert Soulières, «Raymond, la huit au fond, par la bande», *Lurelu*, vol. 29, n° 1, printemps-été 2006.